

# ANDERSEN

Spectacle créé le 18 mars 2009 au Petit Hébertot  
jusqu'au 31 mai  
puis  
repris le 19 septembre au Théâtre Essaïon  
jusqu'au 20 janvier 2010

dans une mise en scène de  
**Sylvain LEMARIÉ**

ISBN 978-2-7466-1377-5

## TABLE DES MATIERES

<b>Le Lin</b>	<b>page 3</b>
<b>Le Chardon</b>	<b>page 7</b>
<b>Le Vilain Petit Canard</b>	<b>page 11</b>
<b>Le Rossignol de l'Empereur</b>	<b>page 16</b>
<b>Poucette</b>	<b>page 21</b>
<b>Hans le Balourd</b>	<b>page 26</b>

## LE LIN

**Il était une fois** dans un grand champ, un brin de lin en fleurs.  
De jolies fleurs bleues, douces comme les ailes d'une mite !  
Le soleil le chauffait, les nuages l'arrosaient, il était heureux comme  
un enfant que sa maman embrasse après le bain !

- Super ! On dit que je pousse bien.  
Pour être une belle toile de lin !  
J'ai de jolies fleurs bleues  
Je suis le plus heureux !

Les piquets de la clôture marmonnaient dans leur barbe :

- Prépare-toi à te faire du mouron !  
Et ron et ron petit patapon !  
Le monde n'est pas bon !  
Elle est finie ta chanson !

- Mais non, ma chanson n'est pas finie,  
Le soleil luira demain,  
La pluie me fera du bien,  
J'ai de jolies fleurs bleues,  
Je suis le plus heureux !

Mais un jour, on arracha le lin, racines comprises, ouille ! Ce fut un  
petit peu douloureux.

On le jeta dans l'eau, il crut se noyer,  
On le mit sur le feu, il crut griller, c'était un petit peu douloureux.

- Bon....On ne peut pas toujours être bien traité ! Faut souffrir  
pour apprendre !

Le lin fut brisé, broyé, échanvré, peigné et mis sur le rouet.  
Puis sur le métier à tisser et il devint..... une grande pièce de toile.

- Super !  
Jamais je n'aurais cru ça !  
J'ai un petit peu souffert,  
Mais faut voir le résultat !  
Ma chanson n'est pas finie !  
J'ai simplement changé d' vie !  
Et même sans mes fleurs bleues,  
Je suis le plus heureux !

Puis la toile fut coupée, taillée, piquée et devint 12 pièces de linge, de celles qu'on ne nomme pas, mais que tout le monde doit avoir chez soi : des torchons.

- Super ! C'est bien !  
Je suis utile, c'est ce qu'il faut,  
C'est ça qui rend heureux !  
Je suis le plus heureux !

Les années passent et la toile est usée.

- Bon.... On ne peut pas être et avoir été,  
Ça devait bien finir un jour !  
Faut pas demander l'impossible !

La toile fut déchirée, hachée, broyée, cuite et je ne sais quoi encore... pour devenir.... une grande feuille de papier blanc.

- Super !  
Jamais je n'aurais cru ça !  
J'ai un petit peu souffert,  
Mais faut voir le résultat !  
Encore plus beau qu'auparavant !  
On écrira sur moi maintenant !  
Ma chanson n'est pas finie !

J'ai simplement changé d' vie !  
Et même sans mes fleurs bleues,  
Je suis le plus heureux !

Sur le papier on écrit des histoires délicieuses : elles rendaient  
les hommes meilleurs et plus intelligents.

- Super ! Jamais je n'aurais pu rêver une telle aventure !  
Autrefois j'avais des fleurs bleues, aujourd'hui à la place de  
chaque fleur, j'ai les pensées les plus exquises !  
Je vais sans doute voyager,  
Tout le monde pourra en profiter.  
Ma chanson n'est pas finie !  
J'ai simplement changé d' vie !  
Et même sans mes fleurs bleues,  
Je suis le plus heureux !

Mais le manuscrit alla chez l'imprimeur pour devenir... un livre, et  
même des centaines de livres. Le manuscrit fut posé sur une  
étagère.

- Super ! C'est le moment pour moi de me reposer, de réfléchir,  
d'apprendre à me connaître, « connais-toi toi-même », c'est ça  
le vrai progrès. On avance toujours !

Et puis un jour, tout le papier fut brûlé dans la cheminée. Ouille !  
Les enfants étaient là, ils voulaient voir !  
Le papier ne fut plus qu'une flamme qui montait plus haut que le lin  
n'avait jamais pu lever sa petite fleur bleue, et qui brillait comme  
jamais la toile blanche n'avait pu briller, tous les mots et les  
pensées montèrent en flammes.

- Super ! Voilà que je monte droit vers le soleil !  
Ma chanson n'est pas finie !  
Elle ne sera jamais finie !

Je le sais et c'est tant mieux !  
Je suis le plus heureux !

Mais ça, les enfants ne pouvaient pas l'entendre ni le comprendre, et c'était bien ainsi, car les enfants ne doivent pas tout savoir. Non, non, non !

Ma chanson n'est pas finie !  
Elle ne sera jamais finie !  
Je le sais et c'est tant mieux !  
Je suis le plus heureux !



## LE CHARDON

**Il était une fois** un beau jardin, planté d'arbres rares et de fleurs exotiques. Tous ceux qui rendaient visite au seigneur du château étaient en admiration devant ces arbustes venus des pays lointains et ces parterres aux couleurs chatoyantes. Et quand les écoliers étaient sages, c'est là qu'on les emmenait pour les récompenser.

Tout contre le jardin, mais en dehors, au pied de la haie de clôture, il y avait un grand chardon ; de sa racine vivace poussait des branches de tous côtés, il formait à lui seul comme un buisson de chardons. Personne n'y prêtait la moindre attention, hormis le vieil âne qui traînait la petite voiture de la laitière. Souvent la laitière l'attachait non loin de là, et l'âne tendait son cou vers le chardon :

-Hi han ! Tu es ravissant !... J'aime tes piquants !  
Mais le licou était trop court.

Un jour, il y eut une grande réception au château, beaucoup de jeunes filles sont invitées. L'une d'elles, la plus jolie de toutes, vient de loin. Elle vient d'Ecosse et possède de vastes domaines. C'est un riche parti ! On se promène au milieu des parterres, et, comme c'est l'usage dans le Nord, chacune des jeunes filles cueille une fleur et l'attache à la boutonnière d'un des jeunes messieurs.

La belle étrangère met longtemps à choisir sa fleur ; aucune ne paraît être à son goût. Et voilà que ses regards tombent sur le buisson de chardons avec ses grosses fleurs. « Oh ! » Elle prie le fils de la maison d'aller lui en cueillir une :

- C'est la fleur de mon pays, elle figure sur le blason de l'Ecosse ; donnez-la-moi, je vous en prie.

Le jeune homme s'empresse de cueillir la plus belle fleur de chardon, aïe ! Et tant pis si ça pique ! Et voilà ! La jeune Ecossaise la lui met à la boutonnière et il s'en trouve singulièrement flatté. Tous les autres jeunes gens auraient volontiers échangé leurs fleurs exotiques contre celle offerte par la main de la belle étrangère. Le

chardon, quant à lui, était très satisfait !

- Je suis donc quelque chose de bien plus relevé que je n'en ai l'air, n'est-ce pas ? Je m'en étais toujours douté. J'aurais dû pousser au milieu du jardin, comprenez-vous ? Mais, en ce monde, on ne se trouve pas toujours placé à sa vraie place, n'est-ce pas ? Voici du moins une de mes fleurs qui se pavane à la boutonnière d'un beau cavalier.

Quelques jours après il apprit que le jeune homme, décoré de la fleur de chardon par la belle Ecossaise avait aussi obtenu son coeur et sa main.

- C'est moi qui les ai unis, n'est-ce pas ? C'est moi qui ai fait ce mariage. On va certainement me transplanter dans le jardin, je l'ai bien mérité, comprenez-vous ? Peut-être même serai-je mis précieusement dans un pot où mes racines seront bien serrées dans du bon fumier, n'est-ce pas ? Il paraît que c'est le plus grand honneur pour une plante. Mes pieds dans... du bon fumier !

Le lendemain, il était persuadé que les marques de distinction allaient pleuvoir sur lui, mais rien n'arriva.

- J'attends à chaque minute le moment où je passerai de l'autre côté de la haie, dans le beau jardin, n'est-ce pas ? J'attends.

Mais rien n'arriva.

A force de songer au glorieux chardon qui figure sur le blason de l'Ecosse, il se persuada que c'était un de ses ancêtres ; qu'il descendait de cette illustre famille.

- J'en suis sûr ! Je suis écossais !

Sa voisine, l'ortie, était tout à fait de son avis :

- On est très souvent de haute naissance sans le savoir. Tenez, moi-même, je suis certaine de n'être pas une plante vulgaire. N'est-ce pas moi, l'ortie, qui fournis la plus fine mousseline, celle dont s'habillent les reines et les princesses ? Hein ? Tout de même !

- N'est-ce pas !



L'été se passe, et ensuite l'automne. Les noces du jeune seigneur et de la belle écossaise furent célébrées.

- Comment, je suis encore ici ! C'est moi pourtant qui ai fait ce mariage, n'est-ce pas ? Et personne n'a l'air de penser à moi, comprenez-vous ? Je suis écossais !! Je suis trop fier pour faire un pas vers ces ingrats, et d'ailleurs, le voudrais-je, je ne peux pas bouger. J'attends... J'ATTENDS....

Quelques semaines passèrent. Le chardon restait là, avec son unique et dernière fleur ; elle était grosse, on eût presque dit une fleur d'artichaut ; elle avait poussé près de la racine, c'était une fleur robuste. Le vent froid souffla sur elle ; ses vives couleurs disparurent ; elle devint comme un soleil argenté.

Un jour le jeune couple, maintenant mari et femme, vint se promener dans le jardin. La belle Ecossaise arriva près de la haie :

- Oh ! Le grand chardon ! Il n'a plus de fleurs ! Ah si, encore une, elle est jolie ! Prenons-la, darling, pour la reproduire sur le cadre de notre portrait à tous les deux !

Le jeune homme cueillit la fleur fanée, aïe ! Et tant pis si ça pique ! Et voilà, darling !

Le chardon se mit à penser tout haut :

- C'est drôle, la vie, comprenez-vous ? Ma fleur aînée a trouvé place à une boutonnière, et ma fleur cadette est mise sur un cadre doré, n'est-ce pas ? Et moi, où me mettra-t-on ?

L'âne était attaché non loin : il louchait vers le chardon :

- Hi han ! Viens ! Tu es mon piment ! Approche, mon joli tyran !

Le chardon ne répondit pas à ces avances grossières. Il devint de plus en plus songeur :

- Pourvu que mes enfants se trouvent bien là où ils sont, n'est-ce pas ? Moi, je me résignerai à rester en dehors de la haie, là où je suis né.

Le dernier rayon de soleil fut très admiratif :

- Ce que vous pensez là vous fait honneur. Aussi vous en serez récompensé.

- Ah bon ? Me mettra-t-on dans un pot ou sur un cadre ?

- On vous mettra dans un conte !

Et le dernier rayon de soleil disparut.

- Oh ! Merci ! Heu, thank you very much ! Je suis écossais.... »



## LE VILAIN PETIT CANARD

Il était une fois une maman cane, heu non, une maman cane - coin coin- qui s'était installée non loin d'un étang pour couvrir tous ses œufs. C'était l'été. Les blés étaient dorés, les foins coupés embaumaient. Maman cane commençait à s'ennuyer beaucoup. (*elle chantonne* :) 1 canard, moi j'aime bien les canards, 2 canards, moi j'aime bien les canards ... C'était bien long de couvrir et les visites étaient rares. 312 canards, moi j'aime bien les canards, 313 canards, moi j'aime bien les canards .....

Enfin, un œuf craqua. « Cracc, cracc ». Puis un autre, puis un autre....

- Coin coin ! Vous êtes bien là, tous ? Oh non, le plus grand est encore tout entier. Coin coin coin.... Coinbien de temps va-t-il falloir encore couvrir ? J'en ai par-dessus la tête.

Une vieille cane vint lui rendre visite.

- Coin coin ! Ça va ?

- Ça dure, cet œuf ne veut pas se briser. Mais regardez les autres, ils sont ravissants, coin ? Ils ressemblent à leur papa, ce coquin qui ne vient même pas me voir.

- C'est lui, l'œuf qui ne veut pas craquer ? Coin ! C'est un œuf de dinde, j'en ai eu un une fois. Il avait peur de l'eau. Laisse-le et apprends aux autres à nager.

- Je le couve encore un peu.

- Fais comme tu veux, Coin coin !

- Coin coin ! 994 canards, moi j'aime bien les canards, 995 canards, moi j'aime bien les canards ...

Enfin, l'œuf se brisa. « Cracc, cracc »

- Coin ! Il est tout gris ! Pour être grand, il est grand ! Pour être laid, il est laid ! Demain on verra bien si c'est un dindonneau...

Le lendemain, il faisait un temps splendide. Plouf ! Maman cane sauta dans l'eau. Coin ! coin ! Et les canetons plongèrent l'un après l'autre, même l'affreux grand tout gris.

- Coin, ce n'est pas un dindonneau. C'est mon petit à moi. Il est même beau quand on le regarde bien. Coin ! Coin : venez avec moi, je vous présenterai à la cour des canards. Mais tenez- vous toujours

près de moi pour qu'on ne vous marche pas dessus.

Ils arrivèrent à l'étang des canards.

- Courbez le cou devant la vieille cane, là-bas, c'est la plus importante de nous tous. Elle est de sang espagnol, c'est pour ça qu'elle est si grosse. Vous voyez son chiffon rouge à la patte, c'est la plus haute distinction pour un canard. Cela signifie qu'on ne veut pas la manger et que chacun doit y prendre garde. Attention, elle nous observe !

- « Yo pensé qué lé grand tout gris, il n'est pas rréoussi. Si on pouvait seulément rrécommencer les enfants rratés ! Olé ! »

- Ce n'est pas possible, Votre Grâce, mon petit n'est pas beau mais il nage bien ! Peut-être qu'en grandissant il embellira .... Avec le temps, va... Et puis, c'est un mâle, alors la beauté n'a pas tant d'importance..... Coin-coin-coin.... Coin coin, coin coin, coin coincoin, au coin !

Cependant, le pauvre caneton, trop grand, trop laid, était la risée de tous. Les canards et même les poules le bousculaient. Le dindon glouglou qui se croyait un empereur, se précipitait sur lui en poussant des glouglouglous de colère. Le pauvre caneton ne savait plus où se fourrer. La fille de la basse-cour lui donnait des coups de pied. Même ses frères et sœurs le rejetaient :

- Si seulement le chat pouvait t'attraper ! Espèce de phénomène de foire !

Et sa mère aussi :

- Si seulement .... !

C'en était trop ! Le malheureux s'envola par-dessus la haie, ça a fait fuir les petits oiseaux.

- Oh ! Je suis si laid que je leur fais peur.

Il courut tout de même jusqu'au grand marais où vivaient les canards sauvages. Il tombait de fatigue et de chagrin et resta là toute la nuit.

Au matin, les canards sauvages le remarquèrent :

- Qui c'est ça ? Qui c'est celui-là ? Tu es affreux, mais cela nous est bien égal pourvu que tu n'épouses personne de notre famille. Capito ? Coincoin.

Il ne songeait guère à se marier, le pauvre ! Si seulement on lui permettait de coucher dans les roseaux et de boire l'eau du marais. Il resta là deux jours. Puis vinrent deux oies sauvages, deux jars plutôt, car c'étaient des mâles.

- Ecoute, camarade, tu es laid, mais tu nous plais. Tu veux venir avec nous et devenir oiseau migrateur ? Avec nous deux ?

Au même instant, Pichf ! Pichf ! Les deux jars tombèrent raides morts dans les roseaux, l'eau devint rouge de leur sang. Les chasseurs cernaient le marais, il y en avait même grimpés dans les arbres. Les chiens de chasse couraient dans la vase. Splatch ! Splatch ! Le pauvre caneton, épouvanté, essayait de cacher sa tête sous son aile quand il vit un immense chien terrifiant, la langue pendante, les yeux étincelants. Ses dents pointues étaient déjà prêtes à le saisir quand - Klap ! Il partit sans le toucher.

- Oh ! Dieu merci ! Je suis si laid que même le chien ne veut pas me mordre.

Le calme ne revint qu'au milieu du jour, mais le pauvre attendit encore de longues heures. Il quitta le marais et courut à travers les champs, malgré le vent qui l'empêchait presque d'avancer.

Vers le soir, il atteignit une pauvre mesure paysanne, si misérable qu'elle ne savait pas elle-même de quel côté elle avait envie de tomber, alors elle restait debout provisoirement. Le caneton aperçut un petit espace au travers duquel il était possible de se glisser dans la cabane. C'est ce qu'il fit.

Une vieille paysanne habitait là, avec son chat et sa poule. Au matin, ils remarquèrent l'inconnu. (*Le chat fit «pssschchch» et la poule fit «cotcotcot»*)

- Qu'est-ce que c'est que ça ? La vieille n'y voyait pas très clair : Oh c'est une grosse cane égarée ! Bonne affaire, je vais avoir des oeufs de cane. Pourvu que ce ne soit pas un mâle.

Le caneton resta à l'essai, mais on s'aperçut très vite qu'il ne pondait pas. Le chat était le maître de la maison et la poule la maîtresse.

- Cot cot ! Sais-tu pondre ?

- Non.

- Alors, tais-toi.
- Miaou ! Sais-tu faire le gros dos ? Sais-tu ronronner ?
- Non.
- Alors tais-toi.

Le caneton avait la nostalgie de l'air frais, du soleil, il avait envie de glisser sur l'eau. Il ne put s'empêcher d'en parler à la poule.

- Cot cot ! Qu'est-ce qui te prend ? Tu n'as rien à faire, alors tu te montes la tête. Cot cot ! Tu n'as qu'à pondre ou ronronner, et cela te passera. Cot cot !

- C'est si délicieux de glisser sur l'eau, et de plonger jusqu'au fond !

- Cot ! Complètement fou. Demande au chat s'il aime plonger dans l'eau. Cot cot cot cot !

- Vous ne me comprenez pas.

- Cot cot ! Tu te crois plus malin que le chat ! Remercie le ciel de tout ce qu'on a fait pour toi. Tu es bien au chaud ! Tu peux apprendre à pondre ou à ronronner ! Cot cot ! Mais tu te plains tout le temps, c'est pas amusant pour nous. Cot cot ! Si je te dis des choses désagréables, c'est pour ton bien, je suis ton amie.

- Je crois que je vais m'en aller dans le vaste monde.

- Cot cot ! Et il s'en alla.

L'automne vint, les feuilles dans la forêt passèrent du jaune au brun, le vent les faisait voler de tous côtés. L'air était froid, les nuages lourds de grêle et de neige. Le pauvre caneton n'était guère heureux.

Un soir, au soleil couchant, un grand vol d'oiseaux sortit des buissons. Jamais le caneton n'en avait vu de si beaux, d'une blancheur si immaculée, avec de longs cous ondulants. Ils ouvraient leurs larges ailes, ils s'envolaient loin des contrées glacées vers les pays plus chauds. Ils volaient si haut, si haut, que le caneton en fut impressionné. Lorsqu'ils furent hors de sa vue, il plongea jusqu'au fond de l'eau et quand il remonta à la surface, il était comme hors de lui-même. Il ne savait pas le nom de ces oiseaux ni où ils s'envolaient, mais il les aimait comme il n'avait jamais aimé personne.

L'hiver fut froid, terriblement froid. Et... Non, il serait trop

triste de raconter tous les malheurs qu'il dut endurer. Enfin un jour, le soleil se leva, déjà chaud, et se mit à briller. C'était le printemps. Comme il faisait bon !

Et voilà que, devant lui, trois superbes cygnes s'avançaient en nageant. Il reconnaissait les beaux oiseaux blancs. Une étrange mélancolie s'empara de lui.

- Je vais nager jusqu'à eux et ils me battront à mort, d'avoir l'audace de les approcher ! Je suis si laid ! Mais tant pis, plutôt mourir par eux que pincé par les canards, ou piqué par les poules ! Il s'élança dans l'eau et nagea vers les cygnes pleins de noblesse.

- Tuez-moi !

Et il attendit la mort.

Mais alors, qu'est-ce qu'il vit, se reflétant dans l'eau claire ? C'était sa propre image, non plus comme un vilain gros canard tout gris... il était devenu un cygne !!! Quel bonheur !

Quelques enfants approchaient et jetaient du pain et des graines.

- Oh ! Il y a un nouveau cygne ! Papa, viens voir comme il est beau ! Maman, je peux lui donner mon gâteau ? Le nouveau, c'est le plus beau !

Les grands cygnes blancs s'inclinaient devant lui.

Il était tout confus, notre petit canard, il cachait sa tête sous son aile. Il était heureux, pas du tout orgueilleux, car un grand cœur ne connaît pas l'orgueil. Il pensait aux railleries d'autrefois, et maintenant il entendait dire qu'il était le plus beau !

«Aurais-je pu imaginer un tel bonheur quand je n'étais que le vilain petit canard ?????»

## Le Rossignol

**Il était une fois** un empereur chinois qui avait un palais, le plus beau du monde, entièrement construit en fine porcelaine - il fallait même faire bien attention ...

Le jardin du palais était si vaste que le jardinier lui-même n'en connaissait pas la fin. Si l'on marchait très, très, très très longtemps, on arrivait à une forêt qui descendait jusqu'à la mer bleue. C'est dans cette forêt que vivait un rossignol dont le chant merveilleux charmait jusqu'au plus pauvre des pêcheurs.

De tous les pays du monde, les voyageurs venaient admirer le palais de l'empereur, le jardin, la forêt, mais le l'oiseau surpassait tout : « Ce qu'il y a de mieux, c'est le rossignol ! »

Sitôt rentrés chez eux, ils en parlaient et même on écrivait des livres. Ceux qui savaient faire des vers composaient des poèmes exquis sur le rossignol.

Un jour un de ces livres tomba aux mains de l'empereur. Assis sur son trône doré, il lisait et relisait « Ce qu'il y a de mieux, c'est le rossignol ! ».

- Le rossignol ? Je n'en ai jamais entendu parler !  
Il fit venir son chancelier.

- Il paraît qu'il y a ici un oiseau extraordinaire qui s'appelle rossignol, on prétend que c'est ce qu'il y a de mieux dans mon empire ! Pourquoi je ne le connais pas ?

- Je n'en ai jamais entendu parler, Majesté, il n'a jamais été présenté à la cour !

- Je veux qu'il vienne ici, ce soir, et qu'il chante pour moi.

- Je le chercherai, Majesté, et je le trouverai.

Mais où le trouver ? Le chancelier courut en haut et en bas des escaliers, le long des couloirs, à travers les salons, personne n'avait entendu parler du rossignol. Alors il retourna auprès de l'empereur :

- C'est une fable, Majesté, il ne faut pas croire tout ce qui est écrit dans les livres !

- Mais le livre où je l'ai lu m'a été envoyé par l'empereur du Japon, ça ne peut donc pas être faux. Je veux entendre le rossignol,



ici ce soir ! Et, s'il ne vient pas, tous les courtisans recevront des coups de bâton sur le ventre, après le dîner !

Ouh la ! Le chancelier courut de nouveau en haut et en bas des escaliers, le long des couloirs, à travers les salons. La moitié des courtisans le suivait, car ils préféreraient évidemment ne pas recevoir des coups de bâton, sur le ventre, après le dîner. Ils cherchaient tous le merveilleux rossignol, connu du monde entier, mais de personne à la cour.

Si, ils trouvèrent dans la cuisine une pauvre petite fille :

- Hi hi hi ! Le rossignol, je le connais, j'habite dans la forêt ! Il chante bien !

- Petite fille, tu seras cuisinière en chef si tu nous conduis tout de suite à lui.

Alors, ils partirent vers la forêt, la petite fille, le chancelier et la moitié des courtisans.

- En route ! (*elle fredonne « 1 km à pied » façon opéra chinois*)

- Meu-eu-eu-euh !

- C'est lui ? Je suis certain de l'avoir déjà entendu.

- Mais non, c'est juste une vache, hi hi hi, nous sommes encore loin ! En route ! (*elle fredonne « 1 km à pied »*)

- Coa ! Coa ! Coa !

- C'est lui ? Ravissant ! On dirait des petites cloches d'église.

- Mais non, c'est juste un crapaud, hi hi hi, nous approchons. En route ! (*elle fredonne « 1 km à pied »*) (*l'oiseau siffle*)

- C'est lui, écoutez, écoutez ... et regardez, là : elle montra du doigt un petit oiseau gris dans le feuillage.

- C'est lui ? Pas possible ! Il a l'air ordinaire, il a dû perdre ses couleurs en nous voyant arriver !

- Petit rossignol ! Sa Majesté l'empereur voudrait que tu chantes pour lui ce soir.

- (*sifflé*) Avec le plus grand plaisir ! (*sifflé*) En route ! (*il siffle 1 km à pied*) *1 km à pied, ça use, ça use, 1 km à pied, ça use les souliers. 2 kms à pied...*

L'empereur était assis dans la grande salle et au milieu, on avait installé un perchoir en or. Toute la cour était présente et la petite

fille avait eu la permission d'écouter derrière la porte maintenant qu'elle était « cuisinière en chef ».

Le rossignol chanta si merveilleusement que l'empereur en eut les larmes aux yeux, elles coulaient même le long de ses joues. Alors, l'oiseau se surpassa, son chant allait droit au coeur. L'empereur était ravi, il voulait que le rossignol reçût la grande décoration de la pantoufle d'or pour la porter autour de son cou. Le petit oiseau remercia poliment, mais il se trouvait déjà assez récompensé :

- (*sifflé*) J'ai vu des larmes dans les yeux de mon empereur, (*sifflé, hésitation, sifflé*) c'est mon plus riche trésor. (*sifflé*) Les larmes d'un empereur ont un inestimable pouvoir ...

Dorénavant, il resta à la cour, dans sa cage, avec permission de sortir deux fois le jour et une fois la nuit, mais douze domestiques devaient tenir chacun un fil de soie attaché à sa patte.

- (*sifflé*) c'est pas marrant !

Toute la ville parlait de l'oiseau merveilleux. Onze enfants de charcutiers portèrent même le nom de Rossignol, et pourtant aucun d'eux ne chantait juste.

Un jour, un grand paquet arriva pour l'empereur. Avec « rossignol » écrit dessus. Qu'est-ce que c'était ? C'était un rossignol mécanique, un automate ! Tout incrusté de diamants, de rubis et de saphirs. Dès qu'on remontait l'automate, il chantait et sa queue battait la mesure et étincelait d'or et d'argent.

On voulut faire chanter les deux oiseaux ensemble, mais ça n'allait pas très bien, le véritable rossignol roucoulait à sa façon et l'autre ne chantait que « J'ai du bon tabac ».

L'automate chanta donc seul. Il connut la gloire, d'autant plus qu'il était bien plus joli à regarder. (*chanson sifflée*)

Trente-trois fois il chanta le même air sans être fatigué - les gens l'auraient bien écouté encore, mais l'empereur estima que c'était à présent au tour du véritable rossignol. Mais... Où était-il donc passé ?

Personne n'avait remarqué qu'il s'était envolé par la fenêtre ouverte, bien loin, vers sa verte forêt. L'empereur fut très en colère :

- Qu'est-ce que ça veut dire ? Quelle ingratitude ! Puisque c'est ainsi, je déclare que le rossignol est banni de mon empire ! Et que l'automate chantera dimanche pour tout mon peuple !

Un an passa. L'empereur, la cour et tous les Chinois savaient par coeur la chanson de l'automate. (*chanson chantée « à la chinoise »*)

Mais un soir... (*chanson sifflée*) « couac »,... plus de musique ! L'empereur sauta du lit, fit appeler son médecin, mais que pouvait-il faire ? Alors, on fit venir l'horloger : il répara tant bien que mal la mécanique, mais il dit qu'il fallait beaucoup la ménager car les pivots étaient très usés. L'automate ne chanta plus qu'une fois par an et encore ...

Cinq ans passèrent et tout le pays eut un grand chagrin : l'empereur était très malade, au point de ne pas survivre, disait-on. Il gisait dans son grand lit magnifique et toute la cour, le croyant mort, s'empressait déjà de saluer son successeur.

Cependant, l'empereur n'était pas encore mort ; mais il ne pouvait presque plus respirer, il lui semblait avoir un poids énorme sur la poitrine ; c'était la Mort, assise sur son coeur. Toute sa vie défilait devant lui !

- Petit oiseau ... chante pour moi.... une dernière fois !

Mais l'oiseau restait silencieux, personne n'était là pour le remonter. Tout était silencieux.

Alors, s'éleva soudain près de la fenêtre un chant doux et délicieux, c'était le rossignol vivant, il avait entendu parler de la maladie de son empereur et il venait lui chanter consolation et espoir. (*sifflé*) Il chanta le cimetière paisible où poussent les roses blanches, et la Mort eut la nostalgie de son jardin et elle se dissipa comme un froid brouillard blanc par la fenêtre.

L'empereur se sentit mieux.

- Merci, merci, petit oiseau du ciel, je te reconnais. Je t'ai chassé de mon empire et, toi tu es venu chasser la Mort de mon coeur ! Comment te récompenser ?

- (*sifflé*) Tu m'as déjà récompensé. (*sifflé*) J'ai vu des larmes dans tes yeux la première fois que j'ai chanté pour toi, (*sifflé*) et ça

je ne l'oublierai jamais. *(sifflé)* Mais dors maintenant, pour retrouver la santé !

Et il chanta, et l'empereur s'endormit.

Il s'éveilla, complètement guéri.

- Gentil rossignol, reste toujours près de moi !

- *(sifflé)* Non, j'ai besoin de ma forêt. *(sifflé)* Mais le soir, je viendrai chanter pour toi afin que tu sois joyeux et pensif à la fois. *(sifflé)* Je chanterai ceux qui sont heureux et ceux qui souffrent, car je connais ceux qui sont loin de ton palais. Mais *(sifflé)* il faut me promettre une chose ...

- Tout ce que tu voudras.

- *(sifflé)* Ne révèle à personne que tu as un petit oiseau qui te dit tout. Alors, tout ira mieux.

Et il s'envola.

Les serviteurs entraient pour voir leur empereur mort.

Et lui, il leur dit simplement : « Bonjour ! »



## POUCETTE

Il était une fois une femme qui désirait beaucoup avoir un petit enfant ; mais elle ne savait pas comment faire... Elle alla trouver une vieille sorcière.

- Bonjour, madame la sorcière, je voudrais avoir un petit enfant ; dis-moi ce qu'il faut faire.

- Ce n'est pas difficile, voici un grain d'orge... très spécial. Mets-le dans un pot de fleurs, et tu verras. Opopop ! Tu payes : douze sous !

- Merci, madame la sorcière.

Elle rentra chez elle et planta le grain d'orge. Bientôt elle vit sortir de terre une grande et belle tulipe. « Quelle jolie fleur ! » (*elle l'embrasse*) Oh ! la fleur s'ouvrit et à l'intérieur était assise une toute petite fille, mignonne et gentille, pas plus haute qu'un pouce. Aussi on l'appela Poucette.

Elle reçut pour berceau une coque de noix bien vernie ; pour matelas des pétales bleus de violette ; et pour couverture un pétale de rose. Une nuit, un vilain crapaud entra dans la chambre par un carreau cassé. Il sauta sur la table où dormait Poucette.

- Coâââ ! Quelle jolie femme pour mon fils !

Il prit la coque de noix et l'emporta dans le jardin où coulait un large ruisseau au bord d'un marais. C'est là qu'habitait le vilain crapaud avec son fils. Hou ! Sale et affreux, comme son papa. Ils placèrent la coque de noix, sur une feuille de nénuphar, en plein milieu du ruisseau et allèrent préparer la grande chambre, sous la vase, au fond du marais.

Lorsque Poucette se réveilla, elle pleura en voyant qu'elle était prisonnière sur la feuille...

Le vilain crapaud s'inclina profondément devant elle :

- Coâââ ! Voici mon fils, ton futur époux. On va mettre ton lit dans ta nouvelle chambre, sous la vase, au fond du marais.

Poucette, seule sur la feuille verte, pleurait de chagrin en pensant au vilain crapaud, et au mariage avec son horrible fils, sale et affreux.

Les petits poissons avaient tout entendu, ils voulaient voir la petite fille. Oh ! Ils la trouvèrent charmante et décidèrent que ce

mariage ne devait pas avoir lieu ! Ils détachèrent la feuille de nénuphar qui se mit à voguer au fil de l'eau... Loin, très loin, où le crapaud ne pouvait pas aller. Poucette fit un grand voyage. Que la nature était belle !

Chemin faisant, un joli papillon blanc se posa sur la feuille. Poucette prit sa ceinture, attacha un bout au papillon, et l'autre à la feuille, ainsi elle avança plus vite.

Mais tout à coup un grand hanneton brrrrrrrrrrr l'attrapa et s'envola avec elle dans un arbre. Il la fit asseoir sur la plus grande feuille, lui donna du pollen des fleurs à manger, et lui fit mille compliments de sa beauté : Bbbelle ! Bientôt tous les autres hannetons du coin vinrent lui rendre visite.

- Bbbbouh ! Elle n'a que deux pattes, elle est vilaine ! Bbbbeuh ! Elle n'a pas d'antennes, elle est moche ! Bbbberk ! Elle ressemble à un humain, elle est laide ! Elle est pas belle, elle est pas belle !

Du coup, le hanneton ne voulut plus d'elle. Il la déposa sur une marguerite : Bbbbye bbbye ! Elle était libre.

Poucette passa ainsi l'été toute seule dans la grande forêt. Elle se tressa un lit de brins d'herbe qu'elle suspendit sous une grande feuille pour se protéger de la pluie. Elle se nourrissait du pollen des fleurs et buvait la rosée du matin sur les feuilles.

Ainsi se passèrent l'été et l'automne ; mais voici l'hiver qui arrive. Tous les oiseaux qui avaient chanté pour elle s'envolèrent, les arbres furent dépouillés, les fleurs se flétrirent, même la grande feuille qui l'abritait. Ses habits commençaient à tomber en lambeaux. La neige arriva, Poucette ne parvenait pas à se réchauffer ; elle allait mourir de froid.

Elle trouva refuge auprès d'une souris des champs, bien logée, appartement tout confort : une chambre pleine de grains avec cuisine équipée et salle à manger.

- Pauvre petite ! Viens manger avec moi dans ma chambre ; il y fait chaud. Je te permets de passer l'hiver ici ; à condition que tu tiennes ma chambre bien propre, et que tu me racontes des histoires ; je les aime beaucoup.

La petite fille accepta et vécut chez la souris.

- Poucette, mon voisin va venir nous rendre visite. Il a un très grand appartement et il porte un joli manteau de velours noir. S'il voulait t'épouser, tu serais bien heureuse, mais il ne voit pas très clair. Tu lui chanteras une chanson !

Mais Poucette n'avait pas trop envie d'épouser le voisin ; c'était une taupe qui ne supportait pas le soleil et les belles fleurs. Poucette lui chanta plusieurs chansons. La taupe en tomba aussitôt amoureux ; mais ne dit rien, car c'était une personne réfléchie.

Pour faire plaisir à ses voisines, la taupe leur permit de se promener dans une grande allée souterraine qu'elle venait de creuser entre les deux appartements; mais il ne fallait pas avoir peur de l'oiseau mort qui se trouvait là. « Une hirondelle, sans doute morte de faim. Pffff ! Elle ne chantera plus ! Quel malheur, que de naître oiseau ! Dieu merci, aucun de mes enfants ne sera ainsi. N'avoir pour toute fortune que son : *Cui cui !* et l'hiver mourir de faim. »

Poucette ne dit rien ; mais, en cachette, elle se pencha vers l'oiseau, écarta les plumes qui couvraient sa tête, et déposa un baiser sur ses yeux fermés.

- C'est peut-être toi qui chantais si gentiment pour moi cet été, quelle joie tu m'as procurée, mon bel oiseau !

La nuit, en cachette, Poucette se leva et tressa une belle couverture de paille dont elle alla envelopper l'oiseau mort.

- Adieu, bel oiseau ! Adieu ! Merci pour ta belle chanson de cet été.

Et elle posa sa tête sur la poitrine de l'hirondelle ; mais aussitôt elle se redressa tout effrayée, il y avait comme des battements à l'intérieur. L'oiseau n'était pas mort, mais seulement engourdi. Et la chaleur l'avait ranimé. Poucette tremblait de frayeur : comparée à elle, l'hirondelle paraissait un géant. Cependant elle prit courage, elle alla chercher une feuille de menthe et la lui posa sur la tête.

La nuit suivante, l'hirondelle ouvrit les yeux.

- Je te remercie, charmante petite fille, tu m'as bien réchauffée. Bientôt, je m'envolerai dans l'air, aux rayons du soleil.

- Mais il fait froid dehors, il neige, il gèle ; reste encore dans ton lit. Je prendrai soin de toi.

Et pendant tout l'hiver, en cachette, Poucette soigna l'hirondelle avec la plus grande affection. À l'arrivée du printemps, l'oiseau dit adieu à la petite fille.

- Tu ne veux pas partir avec moi dans la forêt ?

- Non, la souris aurait trop de chagrin !

- Adieu donc, adieu, charmante petite fille ! »

Poucette la regarda partir, les larmes aux yeux ; elle aimait tant la gentille hirondelle !

- Poucette ! Poucette, cet été, tu travailleras à ton trousseau, pour ton mariage avec la taupe, notre voisin au joli manteau de velours noir.

Poucette dut filer la quenouille, et la souris des champs embaucha quatre araignées pour tisser nuit et jour. L'automne arriva.

- Poucette ! Dans trois semaines, ce sera la noce !

Et Poucette pleura ; elle ne voulait pas épouser l'ennuyeuse taupe.

- Taratata, ne fais pas l'idiote, Poucette ! Tu devrais t'estimer bien heureuse d'épouser un aussi bel homme, avec son un joli manteau de velours noir.

Le jour de la noce arriva. La taupe se présenta pour emmener Poucette sous la terre, dans l'obscurité. Poucette alla dire adieu au beau soleil.

- Adieu, beau soleil ! Adieu, adieu ! elle embrassa une petite fleur rouge : si jamais tu vois l'hirondelle, tu la salueras de ma part.

- Cui cui ! Cui cui !! C'était l'hirondelle qui passait. Elle vint s'asseoir auprès de Poucette qui lui raconta ses malheurs.

- Charmante petite fille, je m'envole vers les pays chauds ; viens avec moi ! Tu monteras sur mon dos, et tu t'y attacheras par ta ceinture.

Et Poucette s'envola, sur le dos de l'hirondelle, par-delà la forêt, la mer et les montagnes, loin de la vilaine taupe et de sa maison obscure. Elles arrivèrent aux pays chauds, dans un château de marbre blanc. Des ceps de vigne enlaçaient les colonnes. Au sommet se trouvaient une quantité de nids. Et par terre, de magnifiques fleurs blanches : l'hirondelle déposa la petite fille sur l'un des pétales.



Mais quelle surprise ! Un petit homme blanc et transparent comme du verre était assis au milieu de la fleur, pas plus grand que Poucette. Il portait sur la tête une couronne d'or, et sur les épaules des ailes brillantes. C'était l'ange de la fleur ; chaque fleur abritait un petit homme ou une petite femme, mais celui-là était le roi de tous.

Poucette le trouva très beau et lui, la trouva très belle. Il lui posa sa couronne d'or sur la tête, lui demanda son nom, et si elle voulait bien être sa femme. Elle deviendrait Maïa, la reine des fleurs ! Elle dit oui ! On lui accrocha des ailes transparentes et elle put voler d'une fleur à l'autre, c'était bien agréable.

- Cui cui, cui cui ! et la petite hirondelle s'envola .... vers la maison d'Andersen !



## HANS LE BALOURD

Il était une fois dans la campagne un vieux manoir et, dans ce manoir, un vieux seigneur qui avait deux fils pleins d'esprit. Ils voulaient tous les deux épouser la fille du roi car elle avait fait savoir à tout le monde qu'elle épouserait le plus beau parleur du royaume. Les deux garçons avaient huit jours pour se préparer.

Le premier savait par cœur tout le dictionnaire latin et trois années complètes du journal du pays, en commençant par le commencement ou par la fin ; « J'épouserai la fille du roi, tra la la ! »

Le deuxième avait étudié tous les corps de métiers et en plus, il savait broder car il était très adroit de ses mains. « J'épouserai la fille du roi, tra la la ! »

Le père donna à chacun d'eux un beau cheval, un noir comme le charbon pour le premier, un blanc comme neige pour le deuxième. Puis ils se graissèrent les lèvres avec de l'huile de foie de morue pour rendre leur parole plus fluide.

Tous les domestiques étaient dans la cour du château pour les voir partir quand soudain arriva le troisième frère - eh oui, en fait ils étaient trois, mais le troisième comptait pour du beurre parce qu'il n'était pas instruit comme les autres, on l'appelait Hans le Balourd.

- Où vous allez comme ça ?

- A la cour, gagner la main de la princesse par notre conversation. Tu n'as pas entendu ce que le tambour proclame dans tout le pays ?

- Parbleu ! il faut que j'y aille !

- Ha ha ha ! Ah oui, c'est ça, t'as raison ! Allez, au revoir !!!

- Père, donne-moi aussi un cheval, j'ai une terrible envie de me marier. Si la princesse me choisit, c'est bien, et si elle ne me choisit pas, je la prendrai quand même.

- Non, Hans, je ne te donnerai pas de cheval, tu ne sais pas parler.

- Si tu ne me donnes pas un cheval, je monterai sur mon bélier, il est à moi et il peut bien me porter.

Et il prit la route à toute allure... Enfin, à l'allure d'un bélier !

- J'arrive ! *(il chante : En passant par la Lorraine.....)* Oh ! *(il ramasse quelque chose)*

Les frères avançaient tranquillement sur la route, ils pensaient aux bonnes réparties qu'ils allaient lancer, il fallait que ce soit longuement médité.

- Holà ! Holà ! me voilà ! Regardez ce que j'ai trouvé sur la route.

- Une corneille morte ! Qu'est-ce que tu vas faire de ça ?

Balourd !

- Je l'offrirai à la fille du roi.

- Ha ha ha ! Ah oui, c'est ça, t'as raison ! Allez, au revoir !!!

Et ils continuèrent leur route en riant. Hans trotтинait sur son bélier. *(il chante : 3 jeunes tambours)* Oh ! *(il ramasse quelque chose)*

- Holà ! holà ! Regardez ce que j'ai trouvé maintenant ! Ce n'est pas tous les jours qu'on trouve ça sur la route.

Les frères tournèrent encore une fois la tête.

- Mais c'est un vieux sabot dont le dessus est parti ! Balourd !

Tu l'offriras à la fille du roi ?

- Bien sûr !

- Ha ha ha ! Ah oui, c'est ça, t'as raison ! Allez, au revoir !!!

Et ils continuèrent leur route en riant. Hans trotтинait sur son bélier. *(il chante : malbrough s'en va...)* Oh ! *(il ramasse quelque chose)*

- Holà ! holà ! Regardez : ça devient de plus en plus beau ! C'est unique au monde !

- Qu'est-ce que tu as encore trouvé ?

- Oh ! elle va être contente, la fille du roi !

- Pfuu ! mais ce n'est que de la boue que tu as ramassée dans le fossé ! Balourd !

- Oui, oui, c'est ça, on ne peut même pas la tenir dans la main. J'la mets dans ma poche !

- Ha ha ha ! Ah oui, c'est ça, t'as raison ! Allez, au revoir !!!

Les deux frères chevauchèrent à bride abattue et arrivèrent avec une heure d'avance aux portes de la ville. Là, les prétendants recevaient un numéro et attendaient leur tour. A mesure que l'un d'eux entra dans la salle, il ne savait plus quoi dire. La fille du roi le renvoyait.

- Ben alors, vous avez perdu votre langue ? Allez, oust, sortez !

Vint le tour du frère qui savait le dictionnaire par cœur, mais il l'avait complètement oublié pendant qu'il faisait la queue. Le parquet craquait et le plafond était tout en miroirs, de sorte qu'il se voyait à l'envers marchant sur la tête. A chaque fenêtre se tenaient trois secrétaires et un vieux maître qui notaient tout ce qui se disait pour que ça paraisse aussitôt dans le journal vendu deux sous au coin de la rue. C'était gênant. En plus, on avait allumé le poêle.

- Quelle chaleur !

- Oui. C'est parce qu'aujourd'hui le roi mon père rôtit des poulets.

- Heu..... Heu..... Rede...

Et tous les journalistes écrivaient : « Heu... Heu... Rede.... »

- Ben alors, vous avez perdu votre langue ? Allez, oust, sortez !

L'autre frère entra.

- Ouh la ! Il fait terriblement chaud ici !

- Oui, c'est parce qu'aujourd'hui le roi mon père rôtit des poulets.

- Comment ? Quoi ? Qui ? De que ?

Et tous les journalistes écrivaient : «Comment ? Quoi ? Qui ? De que ? »

- Ben alors, vous avez perdu votre langue ? Allez, oust, sortez !

Vint le tour de Hans le Balourd.

- Ouh la la ! Quelle fournaise !

- Oui, c'est parce qu'aujourd'hui le roi mon père rôtit des poulets.

- Quelle chance ! Alors je pourrai me faire cuire cette corneille ?

- Volontiers ! Mais je n'ai ni pot ni poêle.

- Moi j'en ai, voilà une casserole cerclée d'étain.

Et il sortit le vieux sabot et mit la corneille dedans.

- Voilà un vrai repas, mais où prendrons-nous la sauce ?

- Parbleu ! Dans ma poche ! J'en ai tant que je veux !

Et Hans fit couler un peu de boue de sa poche. La fille du roi était ravie.

- Ça, ça me plaît ! Toi, tu as réponse à tout et tu sais parler,

donc tu seras mon époux. Mais sais-tu que chaque mot que nous avons dit paraîtra demain matin dans le journal ? A chaque fenêtre se tiennent trois secrétaires et un vieux maître.

Elle disait cela pour lui faire peur. Tous les secrétaires, par protestation, firent des taches d'encre sur le parquet. Hans mit la main dans sa poche.

- En voilà du beau monde ! Parbleu, faut que je donne à leur patron tout ce que j'ai de mieux.

Et il lança au vieux maître, de la boue en pleine figure. Splat ! La princesse était conquise !

- Ça, c'est du beau travail ! Je n'en aurais pas fait autant ... Mais j'apprendrai à les traiter comme ils le méritent.

C'est ainsi que Hans le Balourd devint roi, il eut une femme, une couronne et il s'assit sur un trône : c'était écrit dans le journal !... mais peut-on vraiment se fier à ce qui est écrit dans le journal ? Hein ?



Adaptation : Anne MARBEAU

Février 2009

Dépôt SACD N°222614